"Qui fait la faute, la boit !"

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **54 (1916)**

Heft 44

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-212495

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

* * *

— Ah ! vous voici, enfin, Bobineau ! On commençait à vous prendre pour un fumiste.

— Ah ! messieurs, moi, fumiste : j'étais mercier-quincailler, ne vous déplaise. Me voici. Je suis votre homme.

— Eh ! bien, « notre homme », en chasse et ne lambinons pas, hein ! Il est tard déjà.

On se dirigea vers la forêt. Le temps était brumeux et froid. M. Bobineau toussotait aux caresses du brouillard.

— Oh ! dites-donc, les amis, pas si vite ; laissez-moi donc le temps de souffler.

— Vous soufflerez là-haut, quand vous serez à votre poste. Pour le moment, il faut marcher. Allons, du courage.

On marcha encore une bonne demi-heure, tantôt dans les guérets, tantôt dans les ronces, où M. Bobineau, s'égratignant, jurait, sacrait sans relâche.

— Ah ! cette fois, nous y voici. Bobineau vous allez vous poster ici. Ayez l'œil ouvert et pas un mouvement. Entendu ?

— Entendu !

— Si nous ne le tirons avant vous, le lièvre doit passer là. Et ne le manquez pas, bigre !

— Soyez tranquilles.

* * *

Deux heures déjà se sont écoulées. De temps en temps, M. Bobineau a entendu, oh loin, bien loin, les aboiements des chiens, poursuivant une bête. Mais il n'a rien aperçu ni vu revenir un de ses compagnons. N'osant bouger, pour ne pas enfreindre la consigne, il sent tous ses membres se raidir. Il a les pieds humides et, déjà, perçoit que s'il ne rapporte pas de gibier de ce premier jour de chasse, il aura du moins attrapé un bon rhume de cerveau. Il allumerait bien une pipe, mais il n'ose.

Soudain, il entend du bruit dans un buisson, derrière lui. Il se met en garde. C'est le lièvre, sans doute. Non point, ce n'est que son chien Fouinet — ainsi nommé, sans doute, par ce qu'il n'a pas pour deux sous de flair. Fouinet s'ennuyait de son maître, et puis, entre nous, il en avait assez de courir la campagne.

Demi-heure s'écoule encore. Toujours rien. M. Bobineau bourre sa pipe, affaire de tuer le temps. Il s'apprête à l'allumer, lorsqu'il entend de nouveau remuer dans les taillis voisins. Cette fois, pour sûr, c'est le lièvre. En se mettant précipitamment en position de tirer. M. Bobineau lâche sa pipe qui, bondissant de roc en roc, s'en va choir tout en bas, dans le ravin.

Ce n'était pas un lièvre, mais une innocente chèvre qui, à la vue de Bobineau, menaçant, le nargue de ses petits yeux malicieux : « Remettez-vous, ce n'est que moi. Et vous ne me faites pas peur Oh ! non. »

M. Bobineau, doublement désappointé, regarde, mélancolique, là-bas, tout au fond du ravin, l'endroit où gît sa pipe, tandis que Fouinet, impassible, semble lui dire : « Oh ! tu sais, y a rien de fait, tu me m'as pas dressé à rapporter les têtes de pipe ! »

* * *

Demi-heure encore s'est écoulée. Nouveau bruit dans les fourrés. Quelque chose bouge. Miracle, c'est un chevreuil. Il s'est arrêté, ignorant du danger, M. Bobineau épaule. Mais au moment où il va lâcher son coup : Apsiou !... apsiou !...

— Imbécile ! exclame, derrière lui, une voix irritée.

Et il voit surgir d'un buisson, un de ses compagnons, qui guettait l'animal. Vive explication, gros mots, etc.

Le chevreuil s'était discrètement éclipsé. Et le chasseur, furieux, plante-là Bobineau et s'en va en bougonnant : « A-t-on jamais vu pareil taborniau ! En voilà un qui aurait mieux fait de rester couché ! »

De nouveau seul, Bobineau, dont l'enthousiasme, en même temps que ses pieds, s'est sensiblement refroidi, se remet, résigné, aux aguets.

Mais voilà qu'il sent, un peu au-dessous de l'estomac, de douloureux élancements. Ils augmentent graduellement de violence. Encore un effet du froid de pieds.

Il n'y tient plus. Il y a dans la vie des nécessités impérieuses. Ma foi, tant pis pour le lièvre, tant pis aussi pour la forme. M. Bobineau a posé à terre son fusil et son carnier, débouclé sa ceinture, et s'est retiré à l'écart, dans un buisson.

Fouinet, toujours impassible, veille sur la pudeur de son maître.

. . . . . .

Crrra !

— Aïe !... aie !... Au brigand !... à l'assassin !

— Tonnerre de mille tonnerres ! mais que faisiez-vous donc-là, dans ce buisson ?

— Mais je... Oh ! aïe !... Je suis perdu... Oh ! Eulalie... Je suis mort !

— Mais non, mais non, vous n'êtes pas mort. On ne meurt pas comme ça. Aussi, a-t-on jamais ça vu, se cacher dans un buisson, en temps de chasse, pour... C'est impardonnable. Heureusement que c'était de tout petit plomb. Vous saignez à peine. Rhabillez-vous, je vous accompagnerai jusqu'au prochain village. Il y a justement un médecin.

— Oh ! là là, là là quelle affaire !... Aïe !... aïe !... Je sens que je ne m'en tirerai pas. Si au moins je puis revoir ma femme.

— Mais oui, mais oui, calmez-vous ; vous la reverrez, votre femme, et elle ne vous en aimera que plus. Les dames ne prisent pas tant les hommes sans poids ... Non, mais quelle idée vous a donc pris là ?... C'est inconcevable.

* * *

M. Bobineau est rentré chez lui, où Mme Bobineau l'a accueilli comme on devine... Mais elle a fini par lui pardonner, bien sûre qu'avec son plomb dans... l'aile, il ne songerait plus à la chasse et qu'il se contenterait désormais des rhumes de cerveau qu'il contracte dans son bain de pieds.

Et, en effet, M. Bobineau a vendu son fusil et son carnier ; il a fait encadrer son permis. Il a gardé Fouinet, auquel il a fait cadeau d'un collier neuf et qui n'accompagne plus son maître qu'au cercle. Là, le fidèle chien, toujours placide, se couche sous la chaise de son maître et attend les morceaux de sucre que lui donne régulièrement le garçon, qui « aime tant les cabots ! »

J. M.

Mon chez moi. — Journal illustré de la famille. — Abonnements : (Un an), Suisse : fr. 3,50 ; Union Postale : fr. 4,60. Les abonnements partent de janvier.

Sommaire d'octobre 1916 : I. La Roumanie et les Roumains, par Eug. Pittard. — II. La lettre, nouvelle, par I. Kaiser. — III. Les livres et reliures. — IV. Vendanges locarnaises, par L. H. - V. Pot-au feu : Un bon rôti ; Choux et poireaux ; Conserve de tomates. — VI. Menus. — VII. Recettes diverses. — VIII. Souvenirs de la Légion étrangère : Quelques types de l'ancienne Légion, par Th. du Plessis. — IX. Hors-texte : Bébé-roi. — X. Travaux féminins : Dentelle et triangle ; Dessus de coussin ; Poche-serviette. — XI. Enfantillages, poésies, par Ch. Fuster. — XII. Le père Samson, par P. Sciobéret.

« Qui fait la faute, la boit ! »

Un moine, en homme de bonne humeur, fit un jour de ce proverbe une application assez maligne.

Son supérieur ayant trouvé dans sa chambre une bouteille pleine de vin, contrairement à la règle de la maison, l'en réprimanda :

« Mon frère, lui dit-il, de quelle faute ne vous êtes-vous pas rendu coupable en contrevenant ainsi à la règle. »

— Mon révérend père, reprit le religieux, je sais que j'ai fait une faute, mais je la boirai.

MOTS D'AUTREFOIS

Cet article est extrait du *Collaborateur*, bulletin de l'Association des commis de Genève. Nos lecteurs y trouveront, sans doute, d'autant plus de plaisir que dans les vieux mots évoqués par M. Ch. D. ils en reconnaîtront plus d'un qui avait cours chez nous, comme à Genève. Beaucoup de ces mots ont déjà disparu du langage courant. Ils n'y ont pas été remplacés ou, s'ils l'ont été, ce n'est pas toujours, certes, avec avantage.

La Genève d'hier pratiquait volontiers, dans la langue du peuple, certains mots bizarres et hors dictionnaire, transmis de génération en génération, depuis une époque indéterminée. Beaucoup de ces mots proviennent du vieux français et se sont altérés ou transformés en cours de route ; d'autres subsistent intacts, d'autres enfin sont nés dans les ateliers, dits cabinets et servent toujours aux cabinotiers, dernières phalanges de ce qui fut la très renommée *Fabrique Genevoise*.

Genève, entourée de ses murailles, vivait d'une vie très particulière, sans comparaison avec d'autres villes de même importance de la province française ; sa qualité de république en fit la plus petite des grandes villes et ses habitants, jaloux de leurs droits et de leurs privilèges, ne se liaient pas facilement avec les étrangers.

Aujourd'hui, changement complet, le Genevois est conciliant, accueillant, souriant, débonnaire ; il reçoit volontiers et vit facilement en dehors de chez lui. Les vieilles murailles sont tombées, l'atelier se transforme en usine, la machine outil remplace le burin du graveur et l'argot vulgaire chasse et remplace les mots du terroir.

J'ai pensé, dit M. E. D. l'auteur de l'article, citer de mémoire quelques-uns de ces mots baroques, employés couramment dans notre enfance et contemporains des derniers types populaires dont furent la *mère Fénollan* ; le *papa Saucisse* et la *mère Rothenbach*, pour ne citer que ceux-là.

* * *

La tête : La cabosse, le chou-rave, le caillou. Le nez : Le piton, le pif, le pivot, la griotte. Les jambes : Les guiboles, les quilles. Les yeux : Les quinquets, les mirettes. Le petit doigt : Le glin-glin. Les oreilles : Les esgourdes. La figure : Le moure, la binette. Un homme long et mince : Une grande giguasse, une grande quille. Un homme gros : Un boïu. Un homme petit : Un ras-terre, un crazet, un ragot. Un chétif : Un écouéru, un tremble-au-vent. Un craintif : Un capon, une mazette, une jeannette. Un méchant : Un couenneux, une chenoïlle, un véreux. Un dévoyé : Une gouape, un pirate un ouapi. Un important : Une grosse-nuque, un nuquard. Un homme fier : Un fierbot, un monteur de job, un arpètre. Un homme bête : Un petit ou gros bœuf. Un esprit simple : Un niollu, un fofo, un badadia, un neuret, une mayôle, un bidagneul, un agnoti, un bidodi, un magnu. Un gamin : Un bouêbe. Un discoureur : Un parlantin, une gueule-à ressorts. Un louchon : Un bicle-l'œil, un guigne-à-gauche. Un tricheur : Un frouillon Un glouton : Un avale-royaume. Un mécontent : Un ronneur. Un cambré : Un cambirolet. Un apprenti maçon : Un trague. Un ramoneur : Un gniâble, un gnotz. Un commissionnaire : Un message. Un portefaix : Un cormoran. Un fâcheux : Uue seniule, un bassin. Un mendiant : Un taupiste. Un fonctionnaire : Un créchier. Un valet-de-ville : Un chasse-gueux. Un gendarme : Un agot, un gâpion, un roussin, un poulard. Un nettoyeur de W.-C., : Un cure-à-fifi. Un remouleur : Un armoleau. Un rétameur : Un magnin. Un cordonnier : Un gniaf. Un enterreur : Un croque-mort. Une jolie fille : Un chouquet, une quinôle. Une femme forte : Un drugeon. Une pleurarde : Une quinquerne. Une bavarde : Une jaravatte, une barjaque, une alanguée. Une femme méchante : Une charavoute, une fantôme. Une femme légère : Une galavarde. Une femme excentri-